

tiers, peut-être, est employé aux travaux préparatoires pour menuiserie, et les deux autres tiers sont occupés au travail du dehors.

Q.—Vous croyez que les deux tiers de tous les charpentiers, à Toronto, perdent un sixième de leur temps et que le reste est occupé continuellement ?
R.—Je le crois, en basant mon calcul sur toute l'année.

Q.—Les salaires ont-ils augmenté depuis ces dernières années ; disons depuis les quatorze ou quinze dernières années que vous avez passées à Toronto, les salaires ont-ils monté, ou ont-ils baissé, ou n'y a-t-il pas eu de fluctuation dans les salaires ?

R.—Les salaires ont certainement monté.

Interrogé par le PRÉSIDENT :—

Q.—Pouvez-vous dire, par vos livres, ce qui vous a été payé durant ces années ?
R.—Oui, je pourrais le dire en consultant mes livres, qui sont chez moi. Il y a quinze ans, par exemple, les gages étaient de \$1.75 et de \$2.00 par jour.

Q.—De combien d'heures se composait alors la journée de travail ? R.—Eh bien, en comptant par heure, nous recevions vingt centins par heure. Depuis, nos salaires sont tombés à quinze centins, selon l'abondance de l'ouvrage, selon l'offre et la demande, qui servaient de règle. L'année dernière, le salaire de bons ouvriers n'a pas été beaucoup au-dessous de 22½ à 25 centins.

Interrogé par M. FREED :—

Q.—Un ouvrier de Toronto peut-il facilement se procurer de l'ouvrage ? Peut-il être constamment employé ? R.—Pour ce qui me regarde, je dois dire que je suis constamment employé. Peut-être suis-je un peu plus heureux que ne l'est la majorité des ouvriers. J'ai toujours été assez chanceux ; mais réellement, de bons artisans peuvent également trouver de l'emploi à cœur d'année, si la température leur permet de travailler au dehors.

Q.—Y a-t-il des charpentiers étrangers qui viennent à Toronto chercher de l'ouvrage ? R.—Oui, il y en a, sans doute, un grand nombre.

Q.—En vient-il plus qu'il n'en faut pour qu'ils soient tous employés ? R.—Quelquefois. Pendant l'été, les hommes, généralement, sont bien employés, et c'est le temps où les étrangers affluent. S'ils viennent, durant l'hiver, ils ne peuvent s'attendre à être employés lorsque la température ne permet pas de travailler au dehors. Mais, en été, je ne crois pas que vous puissiez les trouver inoccupés, s'ils désirent travailler, et s'il y en a d'inoccupés, le nombre n'en est pas grand.

Q.—D'où viennent les survenants ? R.—De partout ; mais la grande majorité vient d'Angleterre et d'Ecosse.

Q.—Sont-ce des immigrants ? R.—Oui, des immigrants. La grande majorité de ces immigrants vient de ces deux pays ; mais il nous en vient paroillement d'autres pays.

Q.—Offrent-ils de travailler pour des salaires moindres que ceux d'ici ? R.—Je ne le sais pas. Tous ceux que je connais ne cherchent pas les petits salaires, mais les salaires élevés. C'est la règle générale qu'ils suivent. Mais il y a une grande différence à constater au sujet des hommes, qui nous arrivent d'Angleterre ou d'Ecosse, quelle que soit leur capacité. Un homme pourrait être un ouvrier de première classe dans ce pays et, cependant, le genre de travail étant si différent ici, il ne peut, pendant quelque temps, rivaliser avec ceux d'entre nous qui résident ici depuis quinze ou vingt ans. C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai quitté l'Ecosse pour me rendre à Londres, en Angleterre. Je me croyais sûr de mon affaire ; je me considérais comme un bon ouvrier ; mais je constatai que j'étais considérablement en arrière des ouvriers d'Angleterre. Je me trouvai presque dans l'obligation de r'apprendre mon métier, et quand je me suis trouvé à Toronto, la même chose m'est arrivée. Mais après que ces ouvriers sont installés ici, s'ils reçoivent d'abord un salaire inférieur ils ne tardent guère toutefois à gagner les mêmes gages que nos propres ouvriers.